

À l'hôpital

Jiang Ziiong

Nouvelles chinoises

Number 42, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ziiong, J. (1995). À l'hôpital. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 47–48.

À l'hôpital

Jiang Ziiong

La solitude à laquelle il était relégué rongait d'amertume le si fier Zhuang. Célèbre professeur d'une université de grand renom, il avait été beaucoup mieux traité lorsqu'il était tombé malade au cours d'un de ses voyages à l'étranger. Théoriquement, les intellectuels de haut niveau jouissent des mêmes avantages que les cadres supérieurs, et pourtant comment comparer son sort de « haut intellectuel » à celui du « haut cadre » dans le lit en face ? Autour du lit de l'autre s'empressaient des chefs de service, des chefs de bureau, et souvent quelques jolies femmes venaient s'enquérir de sa santé. Sa table de nuit et le rebord de la fenêtre étaient couverts de toutes sortes de friandises de luxe ; six jeunes garçons se relayaient jour et nuit à son chevet. Quand ils faisaient leurs tournées, les médecins et les infirmières s'arrêtaient d'abord devant le lit du riche et puissant directeur Wang : ensuite seulement, ils allaient voir le professeur de chimie dont le nom était pourtant bien connu. L'examen durait une demi-heure pour le premier, à peine dix minutes pour le second. C'était le désert autour de son lit : son fils s'occupait de missiles à plusieurs milliers de kilomètres de là, sa fille étudiait à l'étranger. Il n'avait que sa femme qui, chaque jour, venait dans un bus bondé, lui apporter ses repas et remplir son thermos d'eau chaude. Le département où il travaillait n'était d'aucun secours ; c'était déjà bien si on envoyait quelqu'un une fois tous les quinze jours lui rendre visite. Dans sa situation, sa science, sa réputation et ses grands airs ne servaient absolument à rien. Mais le professeur Zhuang, toujours aussi conscient de sa propre valeur, restait allongé toute la journée dans son lit et refusait de s'intéresser à ce qui se passait autour du lit du directeur

Wang. Et d'abord, qui était-il, ce directeur Wang ? Aujourd'hui, les « sociétés », ce n'est pas ce qui manque : toute grande unité de travail peut s'appeler « société » et même deux individus peuvent décider d'en fonder une...

Ce jour-là, l'état de santé du directeur Wang empira brusquement, au point que le médecin fit savoir qu'il était temps de préparer les funérailles. Les gens se précipitèrent encore plus nombreux à son chevet ; on vit même arriver le fringant directeur adjoint Liu, qui se retint de déclamer des paroles creuses de consolation à un homme à l'article de la mort. Il resta un moment en silence, puis prononça des mots pleins de réalisme, demandant au directeur s'il avait encore quelque désir, quelque souci ; il acquiesça à tout ce que demanda le directeur. Tout ayant été dit, il se leva, salua et s'en alla prendre les dispositions nécessaires pour les funérailles. Du coup, les autres personnes autour du lit du directeur se levèrent aussi, délaissèrent le mourant et se précipitèrent autour du vice-directeur Liu pour répondre à ses moindres désirs : le plus rapide lui ouvrit la porte, les autres se confondaient en courbettes autour de lui. On aurait dit un roi entouré de courtisans ! Mais le directeur adjoint Liu s'écria avec colère :

— Je ne suis pas encore en train de mourir, qu'est-ce qui vous prend de m'entourer ainsi ?

Le professeur Zhuang, contrairement à son habitude, tourna la tête et regarda le pauvre directeur Wang abandonné de tous en attendant la mort ; deux larmes coulaient sur son visage. Il se félicita alors d'être un « haut intellectuel » plutôt qu'un haut cadre. Son savoir et son stylo ne le trahiraient pas quand il s'en irait à son tour...